

Journal : *Idée*
Date : 17 SEPTEMBRE 1902
Adresse : 168 Carpeaux
Signé :

on peut se le représenter monté sur roues, transporté de Perpignan en Roussillon à Lunéville en Lorraine, de Dunkerque en Flandre à Aix en Provence. C'est là une des raisons de la médiocrité de sa vie. Donnons des racines à nos roulettes.

M. Lavissee est bien d'accord avec Barrès, l'éminent professeur pense comme le grand écrivain. Nous avons voulu marquer cette entente, M. Lavissee partage une de nos doctrines les plus importantes. *Tous les Français se rallieront au nationalisme largement et profondément compris.*

GABRIEL DAUCHOT.

Cherchons une entente...

Dans notre dernier numéro, Maurice Barrès a écrit que les jeunes socialistes devaient se rallier au nationalisme largement et profondément compris. Au moment même où nous fixions ce programme (numéro du 1^{er} août), *La Coopération des Idées* (également du 1^{er} août), par la plume de son directeur, M. G. Deherme, imprimait sur les *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, un article qui justifie nos espérances.

M. G. Deherme est le fondateur des Universités populaires. Il a cru, il croit à l'innocence de Dreyfus. Des *Scènes et Doctrines*, il déclare nettement : « Je n'aime pas ce livre. » Et pourtant, voici la deuxième partie, la conclusion de son étude. Elle marque assez les possibilités d'une action commune, dans un délai quelconque :

« Etre nationaliste, c'est encore le meilleur service que des Français puissent rendre à « l'humanité ». J'en conviendrais avec M. Barrès s'il distinguait le nationalisme des nationalistes. Car il définit : « Un nationaliste, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation. Nationalisme est acceptation d'un déterminisme. » Qui n'y souscrit ? Mais je doute fort que les électeurs de M. Tournade, petits commerçants et petits industriels, et peut-être M. Tournade, l'entendent ainsi, et même qu'ils soient susceptibles de l'entendre de cette manière. Ils suivent leurs instincts seulement, non pas français, non pas même anthropologiques, mais physiologiques et leurs petits calculs mercantiles.

Pour moi, sans être « nationaliste », je sais fort bien que je suis Français et que je me rattache ainsi à un passé qui, jusqu'à un certain point, détermine mon mode de penser et d'agir. Mais où je me sépare de M. Barrès, et surtout des nationalistes ordinaires, c'est que je ne puis croire que cela me fait fatalement l'ennemi irréductible de ceux qui sont déterminés par leur hérédité et leur milieu à d'autres modes de penser et d'agir. Il me semble, au contraire, que cette diversité est une division du travail féconde, un concours puissant, et que nous sommes, hommes de toutes races, les collaborateurs, inconscients aujourd'hui,

conscients peut-être demain, d'une même œuvre. Si un certain polygénisme établit ce déterminisme de différenciations ethniques, convergentes d'ailleurs, il faut se souvenir qu'il se restreint, à mesure qu'on recule dans le passé, pour se réduire, au berceau, à un monogénisme primordial. C'est le fonds de notre humanité.

Je suis bien un produit de ma terre et de mes morts, mais non une somme simple. Je suis une combinaison, d'où sort une originalité qui fait de moi une personnalité progressive, d'une volonté efficace. Je brise ainsi le cercle de la fatalité, je ne suis plus un revenant, je suis un vivant. Et même les gestes lourds d'un passé ignoré, je les revivifie. Je ne les répète qu'en les jugeant ; et ainsi je les développe ou je les restreins, je les discipline. Je n'abdique pas mon pouvoir d'arrêt qui est le meilleur de ma volonté. Si je suis le continuateur de mes morts, je suis aussi, moi, vivant et créateur d'habitudes, formateur de mentalités à mon tour. L'individu est donc quelque chose. Le Moi est plus qu'un reflet. Sans doute, et ce n'est pas à l'analyse aigu du Moi que je l'apprendrai, l'individu ne s'affirme que par rapport à la Société ; mais nous pouvons dire de même que la société nationale ne s'affirme que par rapport à l'humanité. L'humanité — entendons, pour notre époque, l'ensemble convergent des nations civilisées — et en formation. Toute tentative de développement égotiste, individuel ou national, est, en fait, une régression, une révolte insensée contre les lois de l'évolution positive, un désordre ; donc une désagrégation, — et d'abord de soi. Psychologiquement, tout égotisme absolu est un commencement de folie. Cela vaut pour une nation. Je signale ce point à M. Barrès qui, lorsqu'il parle de la patrie, perd la notion du relatif, ce qui est trahir sa méthode pour servir son parti.

Cependant, tout en tenant compte des réalités présentes, l'auteur ne néglige pas les possibilités futures ; mais alors son nationalisme militariste absolu, haineux, n'a plus de sens. « Famille d'individus, dit-il, voilà la commune ; familles de communes, voilà la région ; famille de régions, voilà la nation ; *une famille de nations, voilà l'humanité fédérale où nous tendons en maintenant la patrie française et par l'impulsion de 1789.* » C'est parfait.

De même, on peut se rallier à toute la partie organique de sa doctrine, hormis ce qui a trait à la protection, qui est contre ce qu'il veut. La protection atrophie. Or, il nous faut développer toutes les énergies nationales. Il y a, là encore, défaillance de méthode par suggestion de parti.

Le fédéralisme politique seul peut sauver la démocratie de l'égout où l'attire le parlementarisme. Le fédéralisme économique, qui est l'association, seul peut réorganiser la Société dissoute par la ploutocratie. « Notre salut, c'est que nous cessions d'être des individus déracinés et éparpillés ». Pour finir, il faut citer cette partie du programme d'action libre de M. Barrès, et franchement s'y rallier :

« *L'Association (personnalité civile des communes et des syndicats).* On le voit par ce titre, nous confondons la liberté d'association et la décentra-

lisation. Il faut aider à se former tous les organismes naturels, favoriser toutes les *affinités*. Par l'extension des personnalités civiles, la transformation propriétaire peut s'effectuer lentement et pacifiquement. La propriété des collectivités deviendra de plus en plus l'instrument de travail et résoudra ce que les collectivistes appellent « la socialisation des moyens production ». Le travailleur ne sera pas un salarié; il ne sera pas non plus un fonctionnaire et deviendra un pur associé. Les groupes de production et de propriété collectives pourront varier autant que les besoins du travail l'exigeront. La commune deviendrait surtout l'instrument de la propriété et du travail agricoles; le syndicat ou groupe corporatif, l'instrument de la propriété et du travail industriels.

« Une nouvelle main morte. — Il ne s'agit point de Sociétés coopératives qui sont de petites sociétés anonymes. Il s'agit bien d'associations qui créent un fonds commun, qui ne touchent pas au capital et qui ne répartissent que les intérêts. Les individus, dans ces nouvelles formes propriétaires, n'auraient que des droits de jouissance, le groupe étant seul propriétaire par sa seule personnalité civile. Bref une main-morte. »

On le voit, dès qu'il cesse d'avoir l'esprit de parti, M. Barrès adhère aux vérités sociales qui unissent ».

Donc, la principale objection de M. Deherme, c'est que nous sommes les « ennemis irrédutibles de ceux qui sont déterminés par leur hérédité et leur milieu à d'autres modes de penser et d'agir ». Il parle de notre « nationalisme militariste absolu et haineux ». Notre militarisme n'est pas absolu, il est tout relatif : c'est-à-dire que dans le moment présent et quand toute l'Europe est en armes, quand l'Angleterre écrase le Transvaal et l'Amérique l'Espagne, nous voyons clairement qu'il faut que la France soit armée pour durer. Quant à la haine, que veut dire ce mot ? Les Alsaciens veulent rentrer en Alsace, les Lorrains en Lorraine, et dans la mesure où ils ont le sentiment de fraternité tous les Français plaignent et veulent aider les Alsaciens et les Lorrains.

Ces réserves faites, de part et d'autre, continuons à chercher de bonne foi une digne entente républicaine et française.

D.

MÉDITATION

A notre maître Maurice Barrès.

Pénétré de ce fait que des sentiments plus que des idées mènent les hommes, j'ai voulu connaître mes mobiles secrets d'agir. Je suis descendu jusqu'au plus profond de mon moi et j'ai étudié les couches successives de sensations, qu'y ont déposées mes morts. Ces lignes de Théophile

Gautier sur l'Égypte
ville a les pieds sur
s'en va fait une pop
père vous trouvez le
tels qu'ils étaient pen
en trouveriez toujours
morts, mes ancêtres.

occultes, souveraines, et dont j'étais la chose presque inerte que leurs
doigts forts comme la fatalité pétrissaient !

« Nous sommes la continuation de nos parents. » Qu'avec cette idée
j'ai donc pris en pitié l'effort des *Intellectuels* ! Donner à un peuple un
esprit nouveau, une âme nouvelle ! Créer ! Folie que pouvaient seuls
tenter métaphysiciens de l'absolu, mais dont rien historiens du relatif !
Les insensés croient donc avoir à œuvrer la cire vierge, la « tabula rasa »
des philosophes ! C'est que ne sachant pas réfléchir sur leur moi ils igno-
rent les germes transmis par hérédité et que nous ne pouvons vouloir que
ce que veulent nos ancêtres.

La conscience — parole intérieure qui dit : « Ceci est bien, cela mal »
— je la conçois, moi, comme la voix des morts. Anges gardiens de la
race ! L'explication satisfait qui cesse de croire aux blanches ailes veillant
les berceaux, et qui de la théorie kantienne ne peut non plus se conten-
ter. Les morts, je les sens qui, devant nos interrogations sur les intérêts
vitaux du pays, font monter du cœur aux lèvres les réponses...

*
*
*

Quand les *Intellectuels* me disent : « La guerre est une chose ignoble »,
mon sang de soldat ne fait qu'un tour. La défense des berceaux et des
tombes, — le sacrifice à l'idéal : Dieu, Roi, Révolution, Empereur, plus
encore Patrie, — l'oubli des égoïsmes et l'union des courages, — tout
cela qui élève l'homme, vous jugez qu'il le dégrade ? Il faut être ivre de
déclamations pour parler de la sorte, et comme ces ascètes qui parve-
naient à tuer en eux la chair s'exalter de raisonnements au point de per-
dre le sens des réalités saines.

Quand les sectaires me prêchent la guerre religieuse, je sens en mes
veines quinze siècles de foi ou de tolérance qui protestent. Les fils de
croyants ne peuvent devenir d'imbéciles persécuteurs. Ils cesseront peut-
être de croire, et en fait chaque jour ils croient de moins en moins. Mais
qu'on ne leur demande rien de plus ! Ils ne peuvent renier la mentalité
que leur ont faite leurs pères ; et pour je ne sais quel esprit philosophico-
protestant ? Le Nord est le brouillard ; étant d'Occident, ils veulent la
clarté. Ils pourront ne plus croire — je le répète — mais ils continueront
de sentir. Et nous ne nous étonnons pas trop qu'un penseur libre, qu'un
athée comme Jules Soury s'affirme catholique de tradition.

Quand répétant le : « France, guéris-toi des individus ! » les parlemen-
taires me vantent leur régime où le mal est partout, la responsabilité